

de génie !... Personne ne songerait jamais à venir accuser M. le vicomte de Kersaint d'avoir assassiné son beau-frère.

Et quant à l'argent !... quant aux billets !... — se disait Romain, — c'est ta femme qui a bien voulu te les donner !... On ne peut pas empêcher ta femme de te donner de la monnaie... Ce qui est à elle est à toi !...

—Oui, oui,—disait Louchard,—ça marche bien, la veine a décidément tourné. Et maintenant que mon aimable beau-frère a reçu son compte, nous allons en faire des affaires... Nous nous occuperons tout d'abord du Stroganof, du Dementières, mais, vois-tu, tant que mon compte n'aurait pas été réglé avec M. de Lauriac, je n'aurais été bon à rien !...

—Ah ! tout ça va marcher... Il n'y a que le premier pas qui coûte !...

—Qui sait, maintenant que la place est libre à Lauriac, qu'il n'y a plus de maître, je m'y installerai bien à mon tour... je me remettrai avec ma femme... quand même ça ne serait que pour faire enrager le Valroy, avec le plaisir de le flanquer à la porte !... en compagnie de ma vieille bringue de belle-mère !...

—Eh bien ! Et moi ?

—Toi, tu resteras avec moi... Tu seras là pour leur faire peur !...

—Oh ! nous rigolerons !...

—En attendant, il ne faut pas oublier l'autre, auquel j'ai promis ses mille francs, car si je ne les lui donnais pas, il mangerait certainement le morceau et nous dénoncerait.

—Ça, tu peux le croire.

Un rendez-vous avait été précédemment donné à Félix Mingat, à une lieue environ du château de Lauriac, au matin de ce jour même.

Il était entendu que le vicomte de Kersaint à cet instant lui remettrait de la main à la main, les mille francs promis.

Au petit jour, Gaston et son complice continuaient donc à longer une de ces interminables lignes, qui dans les bois bien percés, s'enfoncent à perte de vue.

—Il y a un homme au poteau du milieu, — fit Romain.

—C'est notre homme.

Les deux bandits, en s'approchant, reconnurent effectivement Félix Mingat qui avait fait, tout courant, un long détour, et les attendait au passage pour recevoir son salaire, le prix du sang.

En s'approchant, Gaston et Romain purent s'apercevoir que Félix Mingat était très pâle.

Les émotions de la nuit l'avaient profondément secoué. Il ne croyait plus guère à la fable que le vicomte de Kersaint lui avait racontée.

—Mais tout ça, c'est pas mes affaires et pourvu que je touche mes mille francs, le reste ne me regarde pas.

Et quand Louchard s'avança, il lui tendit simplement la main.

—Vous voyez bien, mon brave garçon, que je ne vous ai pas trompé.

—Dame, mon bon monsieur, on dit comme ça qu'un honnête homme n'a que sa parole.

Et avec une sensation délicate, qui faisait trembler ses doigts, Félix Mingat avait palpé le billet de mille, le seul certainement qu'il eût jamais vu dans sa vie.

Le misérable chercha une autre parole que le mot : "Merci bien." Il ne la trouva point. Il serra le précieux papier dans sa poche, il repartit, courant dans la direction de Lauriac.

—Bon voyage,—fit Louchard en voyant le drôle s'éloigner. Celui là, nous ne le retrouverons jamais sur notre route. Il aurait trop peur que nous ne lui redemandions notre monnaie.

Et alors, libérés envers lui, Romain et Gaston reprirent leur course.

Gaston Louchard avait admirablement combiné son affaire.

Il était parti à pied de Hairelle, et la distance était grande, elle se comptait bien par sept à huit lieues de pays, encore les deux gredins étaient-ils obligés de faire de grands détours pour cheminer toujours à travers bois.

Si bien que Gaston Louchard, mince, chétif, malingre même, n'en pouvait plus de ce surcroît de fatigue.

Il ne faut pas compter non plus pour rien dans ce surmenage, l'effroyable dépense d'énergie que fait un misérable pour accomplir son crime.

Donc, Gaston Louchard était rompu.

Romain n'osait même plus le plaisanter sur cette fatigue qui le faisait trébucher à chaque pas, butant de-ci de-là contre un caillou ou contre une souche.

Les deux derniers succès de son chef de file étaient trop dignes d'admiration pour ne pas rendre Romain tout plein de sollicitude et de mansuétude par la faiblesse de celui-ci.

A la fin, Gaston s'arrêta.

—Ecoute, mon vieux lapin,—dit-il,—je n'en puis plus, je meurs de faim, il m'est impossible d'aller plus loin... Avec cela, je meurs de faim. Sois gentil ; toi qui es solide comme un chêne, continue jusqu'à la Hairelle, tu reviendras me chercher avec la voiture et le cheval.

—Je veux bien tout de même. Mais toi, qu'est-ce que tu feras pendant ce temps-là ?

—Moi je vais chercher un trou quelconque pour m'abriter et me reposer. Si je pouvais seulement mettre la main sur un verre de vin et une croûte. Je meurs de faim !...

—Et moi donc, si tu crois que je n'ai pas les dents longues !...

Comme à souhait, sur la droite, ils venaient d'apercevoir un élagage.

Des bûcherons avaient par là un abatis qui s'étendait au loin, sur plusieurs centaines d'hectares.

A l'entrée de la clairière, une hutte, en mottes de terre et en branches de sapins

—Tiens,—dit Gaston en désignant cet abri à son compagnon,—Voilà mon affaire. Je vais me coucher là, me reposer en t'attendant. Les hommes travaillent au loin, rien à craindre.

En pénétrant dans le réduit, il poussa même une exclamation joyeuse.

Dans un coin, tout à côté d'une couche de fougères, une miche de pain noir, un bout de fromage de chèvre, et une de ces outres en terre cuite toute pleine d'un picton aigrelet.

A la guerre comme à la guerre. Romain et Gaston ne se firent aucun scrupule de s'approprier le chétif repas du pauvre.

—Si celui à qui il appartient revient avant mon départ, je lui remettrai le double de la valeur de la chose, et il sera encore content.

Telle fut la façon dont Louchard réglait l'en-cas qu'il venait de trouver sur sa route, tandis qu'il s'étendait sur la couche de mousse, et que Romain repartait de son pied léger pour la Hairelle.

Gaston dormit là quatre grandes heures.

Puis il s'étira et sortit du réduit, réfléchissant qu'il valait mieux ne pas se laisser voir par les bûcherons qui allaient bientôt revenir à la hutte au moment du repas.

Et cahin caha, il se remit en marche doucement, le long de la ligne, suivant la direction qu'avait prise Romain, lequel allait bientôt venir à sa rencontre.

Il n'avait pas fait deux mètres qu'il s'arrêta net.

D'une allée transversale, un homme venait de sortir, et se plaçant droit sur la ligne, lui barrait la route.

Il n'eut pas de peine à le reconnaître... Cet homme, c'était Octave de Marcenay !...

Il portait un fusil en bandoulière, et la tête haute, regardait venir à lui Gaston Louchard.

Ce dernier, si maître qu'il pût être de lui-même essayait vainement de reprendre son aplomb.

Quand il fut arrivé à dix mètres de M. de Marcenay, ce dernier, sans porter la main à son chapeau, sans aucune formule polie, lui adressa brutalement la parole.

Halte !—dit-il d'une rude voix de commandant. Demi-tour... vous allez me suivre !...

—Vous suivre !—et Gaston Louchard essaya d'un ricanement.

—Parfaitement, me suivre. Je cours depuis assez longtemps après vous... Voilà quatre heures que j'attends là comme une borne, ne sachant point où vous étiez passé. Mais je vous retrouve. Je vous tiens !... Je ne vous lâche plus. Allons ! demi-tour !...

—Qu'est-ce que c'est que ces façons ?... Vous

m'arrêtez... Et de quel droit... êtes-vous agent de police, gendarme ?

—L'un et l'autre... Pour l'instant, je suis la justice... et c'est moi qui vais avoir le plaisir de vous remettre dans les mains de ses représentants.

—Ah ! Je voudrais bien voir cela !...

—C'est tout vu... Et vous allez marcher... Je vous le jure !...

—Et peut-on savoir pourquoi vous m'arrêtez ?

—Je veux bien vous répondre... Je vous arrête, par ce que vous avez assassiné un être brave, loyal, un être que j'aimais comme un frère, qui est sans doute mort à l'heure qu'il est !...

—Moi, j'ai assassiné M. de Lauriac !

—Vous avez eu la maladresse de le nommer... Inutile de nier, d'ailleurs... je vous ai vu !...

Vous étiez dans le château... à commettre un mauvais coup... j'en suis sûr... Vous en sortiez par la petite porte de la tourelle au moment où je revenais moi-même au château. Vous avez entendu le bruit de mes pas, peut-être même avez-vous aperçu mon ombre... Toujours est-il que vous avez remonté précipitamment en compagnie de ce drôle qui vous accompagne partout... Vous voyez que j'ai de bons yeux... j'y vois aussi clair la nuit que le jour.

Gaston Louchard était atterré.

Tout sombrait, tout s'écroulait, il était perdu.

Et cette brute de Romain qui ne revient pas !... S'il était là... à deux, nous viendrions bien à bout de cet escogriffe, malgré son fusil.

—J'ai fait le tour du château,—poursuivit M. de Marcenay,—et je vous ai vu en sortir... Vous avez couru après cette malheureuse fille qui se sauvait affolée... Je cherche encore pour quelle cause... Vous aviez un fusil à la main... Et dans l'ombre... je vous ai vu tirer... C'est vous qui avez assassiné le marquis de Lauriac !...

Gaston n'essayait même pas de se défendre. Il était atterré, médusé !...

—Depuis lors je vous ai suivi,—poursuivait encore M. de Marcenay,—m'attachant à vos pas, traversant les bois, les taillis, toujours à vos côtés. C'est assez pénible, cette course, mais c'est moins dur que la marche à travers les forêts vierges. Enfin... Vous êtes pris... Il n'y a pas à y revenir, marchez !...

Non ! en vérité, Gaston Louchard n'entendait pas de cette oreille.

Il cherchait un biais... et n'en trouvait point. Ah ! si Romain... mais Romain n'était pas là... la voiture n'apparaissait pas encore, tout au bout de la ligne, et réellement pour essayer de lutter contre un être taillé en forces comme Octave de Marcenay il ne fallait pas que ce pauvre cricquet de Gaston y songeât.

De plus, M. de Marcenay avait un fusil qui, bien qu'en bandoulière, inspirait une salutaire terreur au misérable.

Gaston, cependant, demeurait toujours immobile.

M. de Marcenay fronça le sourcil.

—Vous n'allez pas m'obliger, je pense,—dit-il d'une voix hautaine,—à vous mettre trivialement la main au collet... Je vous répète que vous êtes pris, je vous l'affirme... vous le voyez bien, rendez-vous !...

(La fin au prochain numéro)

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Et-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier